

LAMARRE, Jean, *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet (1944-1969)* (Québec, Le Septentrion, 1993), 561 p. 34 \$

Jean-Paul Bernard

Volume 48, Number 3, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305356ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305356ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bernard, J.-P. (1995). Review of [LAMARRE, Jean, *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet (1944-1969)* (Québec, Le Septentrion, 1993), 561 p. 34 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 48(3), 443–446. <https://doi.org/10.7202/305356ar>

LAMARRE, Jean, *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet (1944-1969)* (Québec, Le Septentrion, 1993), 561 p. 34\$

Avec ses 600 pages, ou presque, cet ouvrage sur les trois historiens dits de «l'École de Montréal» s'imposera. Après une trentaine de pages respectivement sur l'historiographie canadienne-anglaise d'avant 1950, et sur l'historiographie canadienne-française correspondante dominée par Groulx, qui fonde l'Institut d'histoire de l'Université de Montréal en 1946, l'auteur consacre successivement plus d'une centaine de pages à Séguin, Frégault et Brunet. Chacun a droit à quatre chapitres. Jean Lamarre a eu accès aux archives personnelles des trois historiens et il a pu tirer profit d'un certain nombre d'interviews. Ils sont tous trois nés avant 1920, tous trois deviennent professeurs à l'Institut peu avant 1950, et c'est dans les années 1950 qu'ils sont connus, en même temps qu'est connue leur rupture avec les conceptions antérieures: celles de Groulx, pour qui l'histoire était gardienne de la tradition, mais aussi celles qui imprégnaient tout un discours social (par exemple celui de Esdras Minville) fondé sur le caractère heureusement exceptionnel du Canada français.

Ce livre sera bienvenu chez les historiens, d'abord comme résultat d'une enquête exhaustive, si telle chose est possible: après l'article initial de Serge Gagnon dans *Cité libre* (1966); la préface au livre de Séguin de 1970 par Jean

Blain et les articles de celui-ci (1972, 1974 et 1976) sur l'historiographie de la Nouvelle-France; l'essai de Fernand Ouellet sur l'historiographie canadienne et le nationalisme (*MSRC*, 1975); le livre collectif (1981) de Pierre Savard publié quelques années après la mort de Frégault; l'article de Jean-Pierre Wallot dans la *RHAF* (1985), paru après celle de Séguin; après, enfin, les analyses et témoignages réunis par Robert Comeau en 1987 sur Maurice Séguin.

Lamarre a reconstitué la biographie de chacun des trois historiens; il nous donne une bibliographie de l'ensemble de leur œuvre et nous fournit un index commode permettant de passer de l'un à l'autre, au contexte général de la production de leurs textes et aux personnes qui ont fait partie de leur environnement intellectuel. Lecteur et commentateur sympathique, il rend compte de la logique de ces textes et de leur place dans l'évolution intellectuelle de chacun et dans la conjoncture. Il présente aussi les critiques que suscitent ces œuvres et souligne à l'occasion les incompréhensions sur lesquelles ces critiques sont parfois fondées. Impossible de résumer tout cela brièvement. Fatalement la structure en trois sections, selon les auteurs, entraîne sur ce plan, où les éléments semblables sont nombreux, un certain nombre de répétitions.

Assez formidable est l'ensemble des détails qu'il a ramassés et qui, pris globalement, sont fort significatifs. Par exemple, à propos des années de formation de Séguin, son rôle de chef scout, de répétiteur de «sciences naturelles» dans les petites classes alors qu'il est étudiant dans la classe de philosophie, son aboutissement à la Faculté des Lettres après avoir songé à Polytechnique et être passé par l'École des hautes études commerciales. Frégault a d'abord été un critique féroce de la culture québécoise officielle et un défenseur de l'idée de culture française plutôt que de culture canadienne-française; il a été marqué par la lecture des œuvres de la gauche catholique française des années 1930; il aurait pu faire carrière dans les lettres classiques (grec) et c'est un peu par hasard qu'il est passé à l'histoire, avec des études de doctorat à Chicago. Michel Brunet a été deux instants enseignant à Montebello (école pour anglophones) puis à la CECM avant de parvenir à l'université après une bourse Rockefeller et des études en histoire aux États-Unis (Clark, Mass.).

Selon l'auteur, la Faculté des lettres de l'Université de Montréal aurait été «un panier de crabes» dans les années après 1945... Sait-on que Frégault a travaillé à la formation du syndicat et qu'il a été en 1955 le premier président de l'Association des professeurs de l'Université de Montréal? Que Brunet a entretenu une correspondance énorme? Des lettres à tout le monde, comme à Everett Hughes à propos de la «folk society», à Pierre Elliott Trudeau après la publication de *La grève de l'amiante*, à Georges-Émile Lapalme, etc.

Une des choses fondamentales que Lamarre fait ressortir, c'est l'intérêt précoce chez les trois individus, avant l'option pour le métier d'historien, pour ce que l'on a appelé la «question nationale», même si c'était sous des formes diverses. Ils voudront ensuite, par l'histoire, comme l'écrit Frégault,

«refaire le Canada français». De façon convaincante, l'auteur montre que cette perspective, chez Frégault et Brunet, n'a pas attendu la rencontre avec Séguin pour se manifester.

Les personnages sont bien campés et leur diversité est bien rendue. On voit Frégault, qui croyait au salut par la «science» plus près du positivisme et de l'érudition. On peut lire dans l'ouvrage très récent de Yves Gingras sur l'histoire de l'ACFAS le credo scientifique de Frégault (et de Marcel Trudel) dans quelques pages qui rendent compte des circonstances et des discours qui accompagnent la réception en 1953 par Frégault du prix Léo-Pariseau. De son côté, Séguin est présenté comme celui chez qui l'effort théorique est le plus accentué. Jean Blain, déjà en 1970, a parlé de rationalisation, au sens sans doute de mise en ordre systématique — comme on dit rationalisation des choix budgétaires (RCB) —, mais on sait que rationalisation pourrait avoir un autre sens, plus défensif, celui que lui prête la psychanalyse. Brunet, chargé de l'enseignement de l'histoire américaine, et même de l'histoire européenne au début, est passionné d'histoire canadienne et tente de situer les travaux de l'École dans une perspective historiographique internationale et dans les débats avec les autres disciplines.

On n'ignore pas que Groulx finit par se déclarer publiquement contre ceux que certains présentent comme ses héritiers intellectuels naturels. Mais à ce propos la correspondance privée révèle des surprises: des mises en garde contre l'influence de Séguin sur ses collègues, des jugements très sévères, voire méprisants, envers celui-ci, et des rapports beaucoup plus courtois avec Brunet, du moins jusque vers 1960. En 1962, le chanoine dénonce «une génération de jeunes désabusés qui voudraient tout ramener à leur taille de Lilliputiens». Cette année-là précisément Fernand Dumont parlait de son côté, lors du premier Colloque de la revue *Recherches sociographiques*, d'une «école historique (qui) a apporté beaucoup... (et qui) a construit un modèle *partiel* parfaitement valable de notre société globale» («L'étude systématique...», *Situation de la recherche sur le Canada français*, 284).

On aura remarqué dans le titre les repères de 1944 et de 1969, années qui couvrent un quart de siècle. L'auteur les justifie en renvoyant pour la première à la publication par Frégault de *Iberville le Conquérant* et de *La civilisation de la Nouvelle-France*, et pour la seconde à la publication par Brunet de *Les Canadiens après la Conquête, 1759-1775: de la révolution canadienne à la révolution américaine*. Cette périodisation longue est plus englobante, mais il ne me paraît pas inutile de souligner que, pour ce qui est de l'École, celle-ci a eu son temps fort essentiellement dans les années 1950. En 1950, Séguin, puis Brunet ont rejoint Frégault à l'Université de Montréal. Le processus de rupture à trois avec l'historiographie canadienne antérieure est alors lancé et la «thèse» mise de l'avant est à la fois approfondie et diffusée dans la même décennie. Frégault quitte l'Université de Montréal en 1959 (il passe d'abord à l'Université d'Ottawa, puis au ministère des Affaires culturelles du Québec). À l'Institut ou au Département d'histoire, le nombre de postes augmente et la diversification des points de vue s'effectue, au moment où l'idée largement répandue que l'avenir est à l'histoire économique et sociale se répand. Sans doute faut-il croire le témoignage de Paul-

André Linteau, quitte à le nuancer beaucoup, selon lequel «à Montréal, Michel Brunet et Maurice Séguin contrairement à l'impression qu'on peut alors en avoir de l'extérieur, n'ont à peu près aucune influence intellectuelle chez les étudiants qui arrivent à l'université à partir de 1965» («La nouvelle histoire vue de l'intérieur», *Liberté*, juin 1983). Peut-être y avait-il une certaine impasse, qui pourrait tenir à la difficulté à considérer le modèle comme un modèle partiel, chez ses promoteurs autant que chez ses adversaires.

Dans le titre, «devenir» de la nation québécoise, plutôt que passé ou Conquête, rend mieux compte et des préoccupations des trois personnages et de celles de l'auteur. On peut y voir aussi la préoccupation classique chez les historiens, depuis plus d'un demi-siècle, de définir le temps et non pas le passé (les origines) comme le spécifique de leur métier. Frégault adorait opposer les historiens et les antiquaires, suivant en cela Pirenne, Bloch et le bon ton du moment.

L'auteur conclut son ouvrage sur l'idée d'indépendance du Québec: «Grâce au travail de pionniers qu'ont effectué les historiens de l'École de Montréal... il est de plus en plus difficile de faire croire aux Québécois que l'indépendance soit un repli sur soi et qu'elle ne puisse aller de pair avec l'interdépendance» (p. 389 et 390). Ce mérite n'est pas contestable, encore qu'il faille éviter le phénomène de la concentration épique au profit des seuls historiens. Par ailleurs, on pourrait dire de ce livre qu'il est un complément nécessaire à celui de Michael D. Behiels, *Prelude To Quebec's Quiet Revolution. Liberalism Versus Neo-Nationalism 1945-1960* (1985), qui, à l'inverse de Lamarre dont c'est l'objet, ignore les historiens.

*Le devenir de la nation québécoise...* pourra contribuer à la réinsertion de l'École de Montréal, en son temps, avec un rôle qu'on a tendance à oublier maintenant, dans le processus de modernisation de l'historiographie québécoise. Par exemple, le texte le plus récent sur le remaniement de la mémoire collective et sur l'histoire, et qui n'est pas du premier venu (Gérard Bouchard, «Sur les mutations de l'historiographie québécoise: les chemins de la maturité», Dumont, dir., *La société québécoise après 30 ans de changements* 1991), oppose les mutations des trente dernières années à un temps antérieur très long et indifférencié, celui des seules «urgences nationales» qui va «de François-Xavier Garneau à Michel Brunet et à Maurice Séguin». On parle de «la mise en veilleuse de la querelle de la conquête» (là, Ouellet aussi est désigné), d'«éclipse qui aurait paru improbable dans les années 1950», et de «variable externe jugée trop aléatoire» en fonction des paradigmes de modernisation, de divisions/conflits et d'identité québécoise. Faits incontestables. Mais aussi jugement sur la voie du progrès, ou de la maturité? Il peut sembler paradoxal que se développe une histoire du Québec qui aime bien montrer une modernisation hâtive de la société québécoise et qui évoque au contraire une modernisation tardive de l'historiographie correspondante.